

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

L'Album Musical

A. FILIATREAU & CIE, EDITEURS

ED. MACMAHON, REDACTEUR

NUMERO 9-10

MONTREAL, ^{Septembre} SEPTEMBRE, 1882.

Prix 50 cents

L'ALBUM MUSICAL, journal de musique et de littérature musicale, est publié tous les mois.

Chaque numéro contient 16 pages de musique du meilleur choix. Musique de piano, surtout pour l'utilité des élèves. Musique d'orgue. Romances, chansons et chansonnettes des meilleurs auteurs. Chants d'église pour chœurs et solistes.

Prix d'abonnement, \$3.00 par année.

Le numéro, 50 cts.

Un numéro échantillon est envoyé sur demande, moyennant 25 cents.

Adresser A. FILIATREAU & CIE.

Boite 325, 8, rue Ste. Thérèse, Montréal.
Les propriétaires de l'ALBUM MUSICAL se chargent aussi de la composition typographique de toute œuvre musicale.

En vente au bureau de l'ALBUM MUSICAL un chœur à quatre voix "OSALUTARIS," tiré de Jeanne d'Arc, de Chas. Gounod. Paroles françaises et latines, prix 25 cts., la doz. \$2.00.

SIGISMOND THALBERG

Sigismond Thalberg, un des plus grands pianistes du siècle, naquit à Genève en 1812, et mourut à Naples en 1871. A l'âge de 15 ans, il fit sa première apparition dans les concerts de Vienne, et à 16 ans fit paraître ses premières compositions musicales. Après plusieurs années de voyage, pendant lesquelles sa réputation allait toujours en grandissant, il vint à Paris en 1835. Dans cette ville, sa renommée reçut la suprême consécration. Il parcourut ensuite la France et les principales capitales de l'Europe : Londres, Vienne, Berlin, St Pétersbourg, en y donnant des concerts qui soulevèrent l'enthousiasme des auditeurs, et furent de véritables triomphes.

Cet enthousiasme, ces triomphes, il les retrouva en Amérique, où il fit une fructueuse excursion.

Comme exécutant, Thalberg se distingue par une perfection merveilleuse du doigté, par la netteté, l'élégance, la noblesse. S'il est moins original que Liszt, il a plus de goût, de sentiment, d'âme. Il charme, il émeut, tandis que Liszt étourdit, étonne.

Ses compositions sont généralement de : fantaisies et des variations sur des thèmes d'opéra : *Robert le Diable*, les *Huguenots*, *Don Juan*, *Zampa*, la *Dame du Lac*. Son chef-d'œuvre est son arrangement de la *Prêtre de Moïse*, brillant morceau de concert remarquable par l'éclat et l'élévation des idées.

L'éminent critique, A. de Pontmartin, dont les *Samedis* peuvent lutter de verve, de bon sens, de fine et spirituelle critique, avec les *Lundis* de S. inte-Beuve, a, dans ses *Souvenirs d'un vieux mélomane*, raconté d'une façon très dramatique sa première rencontre avec Thalberg. C'est une appréciation très complète et très imagée du talent du célèbre pianiste.

M. de Pontmartin se trouvait à Avignon lorsque M. Pierron, le propriétaire de l'Hôtel d'Europe, vint lui demander l'autorisation d'amener chez lui un voyageur qui venait d'arriver, et qui ne demandait qu'une chose : un piano. M. de Pontmartin s'empressa d'accorder cette autorisation, et il va nous raconter l'entrevue qui en résulta.

P. D.

"Un quart d'heure après, M. Pierron revenait avec son hôte. Il me l'avait exactement décrit ; un type d'une distinction rare, une taille svelte, des cheveux blonds et fins sur un front d'une pureté sculpturale, un regard mélancolique et doux : mais rien qui trahit des prétentions d'hiérophante ou d'inspiré. L'impression, très favorable à l'homme, me laissa presque froid pour l'artiste. En 1840, le romantisme nous dominait encore, et un illustre exemple nous persuadait qu'un pia-

niste, qui n'était pas échevelé, ne pouvait être que médiocre.

"Sans dire un mot, l'inconnu me serra la main et s'assit au piano, qu'il enveloppa d'un long regard, amoureux et douloureux.

"Je me souviens du premier article de Berlioz, sur le premier concert de Paganini. "Oui, disait-il, il y a eu mystification, mais en sens inverse, en ce sens que la réalité dépasse mille fois tout ce qu'on avait raconté, tout ce que nous avons rêvé."— Ces paroles pourraient à peine donner une idée de ce que nous ressentîmes à mesure que le virtuose tombé du ciel faisait connaissance avec mon piano, comme un souverain avec son sujet, comme un maître avec son esclave. En dix minutes, toutes les gradations de la surprise, de la stupeur, de l'admiration, de l'extase. Il joua la fantaisie de *Moïse*, et tout d'abord nous comprîmes qu'un inexplicable hasard nous envoyait, non-seulement un merveilleux artiste, mais un inventeur de procédés nouveaux, qui triplait la puissance et la sonorité du piano.— "Il a trois mains !" dis-je tout bas à mon compagnon ébahi. En effet, dans cette exécution à la fois foudroyante et idéale, toutes les conditions du doigté étaient transformées et agrandies. On devinait que, à la suite d'études prodigieuses ou par une intuition de génie, il avait appliqué les doigts forts à marquer d'une façon plus saillante les mélodies, la division alternative aux deux mains et les innombrables traits de formes nouvelles, qui animaient, coloraient, passionnaient le chant sans en altérer les contours et faisaient vibrer l'échelle sonore du piano dans toute son étendue. Ces mains prestigieuses occupaient tout le clavier sans jamais laisser de vide au centre. Le chant, le chant délicieux, s'accroissait pur, limpide, transparent, ample, dans toute son intensité ou tout son charme, pendant que s'y unissaient des traits savants d'accompagnement. Le pouce, pris alternativement dans les deux mains, ramenait sans cesse la mélodie aux cordes médiales de l'instrument. C'est ce qui justifiait le mot : "Il a trois mains."

"Mais, en ce moment unique, cette partie technique disparaissait pour nous dans une sorte d'ivresse qui eût rendu impossible toute espèce d'analyse. A *Moïse* succédèrent des fantaisies sur la *Somnambula*, sur *Don Juan*, l'andante final de *Lucie*, une tarentelle, une ballade. La nuit était tombée depuis longtemps. Je serais mort sur place plutôt que de me déranger pour allumer ma lampe. Une pâle clarté descendait du ciel étoilé, pénétrait à travers les fenêtres ouvertes, glissait à travers les rideaux, et allait expirer sur les blanches touches du clavier, comme pour ajouter à l'effet de cette scène fantastique. Le virtuose inconnu semblait infatigable,—j'allais dire insatiable. Nous eûmes le courage de l'arrêter.

—Et le diner ? lui dis-je.

—Est-ce qu'on dine ? répondit-il en homme complètement oublieux des appétits de la *guenille*. Puis, se reprenant : En ce cas, fit-il comme s'il demandait une grâce, vous me permettrez bien de revenir ce soir ?

—Faites mieux... dinons tous les trois ici... Nous dînerons mal ; mais nous ne perdrons pas un moment, et...—J'étais si ahuri d'enthousiasme, que je ne sus pas balbutier un compliment.

—Le diner fut court, presque silencieux. Nous étions trop émus, et, d'ailleurs, il y avait, dans la physiologie et les manières exquises de l'étranger un fond de tristesse communicative. Ses traits nobles et rêveurs, éclairés par son regard d'une expression indéfinissable, révélaient une admirable nature d'artiste, greffée peut-être sur une origine illustre et voilée tout ensemble. Au surplus, nous nous serions traités d'ingrats, si, en échange de l'incomparable plaisir que nous lui devions, nous lui avions imposé l'embarras ou l'ennui d'un interrogatoire. Nous n'osions pas même lui demander son nom. Au dessert, une bouteille de château-margaux nous rendit la parole ; mais le piano était là tout ouvert... il attendait...

—Il n'attendit pas longtemps. La seconde séance fut aussi étonnante, aussi émouvante, aussi magique, aussi féerique que la première. Il joua de nouvelles fantaisies, inspirées des *Huguenots*, de la *Donna del Lago*, de *Norma*. Puis il commença une *Marche funèbre*, où il mit toute son âme, que nous ne pûmes entendre sans un frisson irrésistible et où je crus recueillir quelques vagues et lointains échos du *Requiem* de Mozart et du *Lamentum* de Clémenti.

—Il terminait la péroraison, d'une beauté vraiment tragique, quand minuit sonna à ma pendule et fut répété par la grosse cloche du légendaire Jacquemart. L'artiste tressaillit, s'arrêta brusquement et se leva comme poussé par un ressort. La mélodie interrompue s'exhala, comparable à la plainte d'une âme en peine.

—Adieu ! adieu ! me dit l'inconnu, qui eut l'air de s'enfuir plutôt que de s'en aller ; adieu et merci !...

—Merci ?... mais c'est nous qui vous devons une éternelle reconnaissance ! mon piano m'était odieux... A dater de ce soir il m'est sacré... personne n'y touchera plus !...

—Ces paroles furent perdues. L'étranger était déjà loin.

—Le lendemain, au lever du soleil, je courus à l'hôtel d'*Europe*.

—Parti ! dit M. Pierron. Parti en me suppliant de ne pas lui demander son vrai nom....

—L'année suivante, à la fin de mars, en pleine saison des concerts, j'arrivai à Paris. Une de mes premières visites fut pour Zimmerman.

—Vous tombez bien, me dit-il, Liszt donne un concert demain ; voilà un billet... Vous m'en direz des nouvelles !

—Liszt joua l'ouverture de *Guillaume Tell*, deux *lieders* de Schubert, deux *hapsodies hongroises* et sa grande fantaisie sur le *Carnaval romain*. Je n'ai pas à apprécier ici le talent vertigineux de l'illustre abbé,

sa fougue proverbiale, ses éclairs de génie dans une tempête, son habitude de compter ses succès par les pianos tués sous lui. Pourvu qu'on me dispense d'admirer en lui le compositeur, j'admirerai tant qu'on voudra le prodigieux virtuose. Ce soir-là, je l'applaudis de toutes mes forces.

—Lorsque je revis Zimmerman :

—Eh bien ? me dit-il.

—Eh bien, c'est beau, c'est superbe, c'est merveilleux, c'est *épatant* !...

—Beau ! superbe ! merveilleux ! *épatant* ! Vous me dites cela d'un ton... Je m'attendais à vous voir en feu, et vous êtes tiède... on croirait vraiment...

—Et l'on devinerait, repris-je allant au-devant de sa pensée : oui, depuis mon dernier séjour à Paris, j'ai entendu un virtuose tout aussi extraordinaire, et dans des circonstances bien plus propres à exalter l'imagination...

—Où ça ?

—A Avignon.

—A Avignon ? Ah ! bah ! pourquoi pas à Carpentras ? (Pauvre Carpentras incompris !) Non, mon cher mélomane, vous ne me le ferez jamais croire !

—En ce moment, la portière se souleva à demi.

—Peut-on entrer ? dit une voix douce qui me fit tressaillir.

—Thalberg ! Sigismond Thalberg ! s'écria Zimmermann avec des transports de surprise et de joie.

—Thalberg ! Thalberg ! m'écriai je comme un écho. Comment ne l'avais-je pas deviné ?

—Je me précipitai, je pris ses mains ; mais mon joyeux étonnement fut glacé par son air de profonde tristesse. Je m'aperçus alors qu'il était en grand deuil.

—Monsieur ! cher monsieur ! me dit-il avec sa politesse de prince déguisé, tandis que Zimmermann, fort intrigué, essayait de comprendre ; je vous dois une explication et des excuses. En avril 1839, j'étais à Vienne, passionnément et profondément épris d'une charmante jeune fille, dont le père occupait un rang dans la société viennoise (*la crème*), mais que l'élévation de son esprit, ses goûts d'artiste, son talent de musicienne, son admirable voix de *contralto* et sa soif de l'idéal attiraient sans cesse hors du cercle étroit des conventions sociales. C'est sous ses traits inoubliables que je me figurais la Marguerite de Goethe et surtout donna Anna. Son père, qui l'adorait, la laissait libre de son choix. Sa mère était morte de la poitrine. Je ne négligeai rien pour me faire aimer de Catherine B. (c'était son nom). Parfois, je croyais y avoir réussi. Et pourtant, à ma grande surprise et à ma vive douleur, je la voyais hésitante. Parfois aussi elle semblait encourager de jeunes diplomates, de jeunes fâts, de jolis valseurs, des bellâtres ; je cherchais vainement le mot de l'énigme, car je la savais romanesque ; mais j'étais sûr qu'elle n'était pas coquette.

—A la fin, un soir, elle me dit :

—Je vous aime, et cependant j'hésite, parce que mon rêve serait d'être aimée par-dessus tout...et vous... vous me préférez toujours votre piano, votre art, votre talent, vos succès...

—Catherine, lui dis-je avec une émotion qu'elle partagea ; voulez-vous que je m'engage par serment, sur l'honneur, sur notre amour, à passer un an sans

toucher un piano ? C'est aujourd'hui le 30 avril... oui, jusqu'au 30 avril de l'année prochaine, pas une note, pas un arpège... mais alors, si je tiens ma parole,—et je la tiendrai,—vous aurez confiance ? vous m'aimerez ? Catherine, vous serez ma femme ?

—Oui, me répondit son souffle plutôt que sa voix. —Maintenant, vous devinez le reste. Il me semblait que cette terrible année ne finirait jamais. Pour me distraire, pour abrégé ces semaines interminables, je voyageai... Le 29 avril, j'arrivai à Avignon, à l'hôtel d'Europe...

—Ici un sanglot mal étouffé lui coupa la parole.

—Et Catherine ? demandai-je, ne pressentant que trop la réponse.

—Morte, le 30, à l'heure même où j'achevais la *Marche funèbre*, et où le beffroi de votre hôtel de ville sonnait minuit."

Du Mouvement Musical en Canada.

X.

Les élèves, en général, ne donnent point ce qu'elles pourraient produire. Peu de travail et trop de facilité à apprendre : voilà le défaut et la qualité que j'ai remarqués chez la plupart d'entre elles. De plus, elles ont une mémoire qui nuit beaucoup à leurs progrès. Elles retiennent promptement le morceau qu'elles étudient, et par cela même ne le *finissent* jamais, ou très rarement. Finir un morceau, c'est donner le style, le sentiment, à l'œuvre. L'étude, chez elles, n'est qu'une ébauche incomprise de la composition de l'auteur, ce qui compromet entièrement les bons effets d'une bonne exécution. Je le sais, s'astreindre à répéter un certain nombre de fois un passage est chose assez monotone : mais par cela même que leur étonnante mémoire leur place presque subitement les notes sous les doigts, elles auraient d'autant plus de facilité pour perfectionner leur exécution en apportant une extrême patience et une grande attention en répétant certaines difficultés qui l'enneut plus du doigté que du sentiment. C'est ce qui a fait établir ces deux catégories—les *clavistes* et les *pianistes*. Les *clavistes* ont des doigts excellents, une bonne touche, mais peu de style, tandis que les *pianistes* réunissent à l'agilité des doigts la perfection dans le sentiment à donner à l'œuvre. Il faut donc être d'abord un excellent *claviste* pour devenir un *pianiste* remarquable. Je citerai un fait à l'appui de ces dernières lignes :

Un jour, une jeune personne, dont la profession est l'unique soutien de sa mère, se rendit chez Kalbrenner, le célèbre professeur de piano, et inventeur du guide mains :

—Monsieur, lui dit-elle, j'ai étudié plusieurs de vos compositions, et je désirerais les exécuter en votre présence, pour connaître votre opinion sur mon jeu. Ma mère est pauvre, et je viens à son aide en enseignant la musique. Nous pouvons vivre ainsi modestement avec le produit de mon travail.

—Mademoiselle, répondit le maestro avec sa bienveillance ordinaire, mettez-vous au piano, et je vous écoute.

En effet, elle exécuta les différents morceaux de l'auteur avec infiniment d'intelligence, si bien que Kalbrenner lui dit :

—Vous avez l'étoffe nécessaire pour faire une excellente pianiste. Si vous voulez suivre mes *conseils*, je ne doute pas que vous ne vous fassiez un nom dans notre monde artistique.

—Et que faut-il que je fasse pour en arriver là ?

.. Voulez-vous vous donner à moi complètement ; me donner à l'avance l'assurance formelle que vous suivrez mes conseils ?

—Certainement, monieur, et je me considèrerai vraiment trop heureuse de l'intérêt que vous me témoignez.

—Eh bien ! c'est convenu. Vous étudierez pendant *trois ans* des gammes et des exercices, et pour varier, des exercices et des gammes ; c'est tout ce que je puis vous offrir durant ces trois années. Après cela, nous verrons.

La jeune fille fondit en larmes. Elle pensait que le maître exigeait qu'elle interrompit ses leçons pendant ce laps de temps, et peut-être se croyait-elle humiliée de recommencer, autant dire, ses études. Kalbrenner l'assura de son mieux. Elle pourrait continuer à donner des leçons, mais promettait aussi de consacrer *tout le reste de son temps à l'étude des gammes et des exercices*. Il faut dire que les *conseils* d'un maître célèbre se traduisent par cette phrase : "Les leçons ne vous coûteront rien : je ferai la chose gratuitement, parce que je prévois en vous une élève qui me fera honneur."

Cette jeune fille étudia avec tant de zèle gammes et exercices que Kalbrenner lui dit un jour :

—Mademoiselle, les trois années sont terminées aujourd'hui. Maintenant vous allez étudier la musique des grands maîtres, leurs chefs-d'œuvre arrangés pour le piano, et je vous ferai débiter l'année prochaine dans une de mes soirées privées.

Or, ces soirées avaient pour société les plus grands artistes du jour, écrivains, littérateurs, peintres, sculpteurs, et souvent de célèbres compositeurs. La jeune fille fit ses débuts dès la première soirée, et son triomphe fut complet. Elle a acquis un nom artistique, et sa célérité a centuplé.

Cette petite anecdote devra servir de leçon à nos jeunes filles qui préfèrent passer leur temps à jouer de la *musique légère*, au lieu de s'astreindre aux études sérieuses et rationnelles du véritable pianiste.

GUST. SMITH.

CORRESPONDANCE PARISIENNE

Paris, le 8 octobre, 1882,

MON CHER MONSIEUR,

Quoique tous les théâtres aient fait leur réouverture depuis un mois je n'aurai que peu de nouveautés à vous signaler aujourd'hui.

Tous ou presque tous, en effet vivent sur le répertoire courant ou sur des reprises. L'Opéra joue *Françoise de Rimini*, le *Tribut de Zamora*, la *Juive* ; l'Opéra comique *Mignon*, *Roméo et Juliette*, le *Pré aux Clercs* ; Les Bouffes, la *Mascotte* ; La Renaissance *Mme le Diable* ; les Nouveautés le *Jour et la Nuit* et il en est de même pour les théâtres de drame et de comédie à l'exception du Vaudeville et du théâtre du château-d'Eau.

Le Vaudeville tient un grand succès avec *Tite de Linotte* œuvre posthume du regretté Barrière, arrangée par Gondinet. C'est un éclat de rire en trois actes. L'esprit le plus fin, les mots à l'emporte-pièce, les situations les plus bouffonnes, les quiproquos les plus extravagants y abondent, à la plus grande joie des spectateurs. Impossible, par exemple, d'analyser *Tite de Linotte* ; le Barrière, doublé de Gondinet, ne s'analyse pas.

Avec ce succès, le Vaudeville peut attendre la grande pièce de Sardou : *Fedora* qui doit passer en décembre. C'est dans *Fedora* que Sarah Bernhardt fera sa rentrée à Paris. Cette rentrée est at-

tendue avec une impatience enthousiaste par les uns avec une certaine appréhension par les autres. On craint que Sarah Bernhardt par suite de sa longue absence de Paris, ne soit plus dans le ton, et que ses nombreux voyages au lieu d'avoir formé son talent ne l'aient déformé. Puis elle ne sera plus entourée par les comédiens du théâtre français les premiers comédiens du monde et quelque incontestable que soit son talent il est évident pour tous qu'il gagnait beaucoup à avoir un si parfait entourage.

Le théâtre du Château-d'Eau, avec la *Dame au domino rose*, de M. Alexis Bouvier, est en plein réalisme, avec toutes ses brutalités et ses bestialités voulues. La pièce de M. Alexis Bouvier ne vaut, comme intrigue, ni plus ni moins que l'ancien mélo rame du boulevard du crime, mais elle est inférieure par la crudité et la brutalité d'une langue dont le public commence à être écœuré.

Nous n'en voulons d'autre preuve que le succès des reprises de deux d'ames d'Alexandre Dumas, père : la *Tour de Nesle*, et *Charles VII au milieu de ses grands vassaux*. Le public, lassé des œuvres basses qu'on lui sert, en revient aux ouvrages d'Alexandre Dumas, à ce monde d'aventure où tout est outré, actes comme langage, vices comme vertus, mais, où, du moins, tout est grand puissant, élevé.

Puisque Paris ne m'offre rien de nouveau à vous conter laissez-moi en terminant vous donner des nouvelles de Mme Patti qui m'arrivent du pays de Galles.

Il paraît que la *Diva* fait le bonheur de tous les habitants qui vivent autour de son vaste domaine : aussi se sont-ils réunis pour présenter une adresse de bienvenue, le lendemain de son arrivée, à cette reine par le talent. La chose s'est passée avec tout le cérémonial accoutumé. Mme Patti a reçu ses voisins à l'entrée de son château. L'adresse superbement calligraphiée sur parchemin lui a été lue, puis remise et la députation convenablement remerciée en mots aimables a été introduite dans l'immense serre où un gamin a chanté un morceau, composé par un ouvrier du pays en l'honneur de Mme Patti. Le gamin a été embrassé par la *diva* qui à son tour a chanté le *Sweet Home*, romance en situation et a joué une valse de sa composition.

X...

REVUE MENSUELLE

Un grand concert se donnait la semaine dernière à Québec, et la belle société Sainte-Cécile obtenait à cette occasion un bien joli succès. Voici ce qu'en dit l'*Evénement* :

"La soirée musicale d'hier soir à la salle Jacques-Cartier, a marché d'une manière satisfaisante. Recettes et succès musical s'équilibrent.

"Le corps de musique de l'Union Musicale a donné, avec beaucoup d'ensemble, sous la direction de M. Vézina, quatre morceaux de son répertoire.

"La société Sainte Cécile a chanté trois chœurs, et Mesdames Fontaine et Kérouac, et Milles Laberge et Mathieu ont joué sur le piano la *Radicuse*, valse de Gottschalk ; ça été l'un des meilleurs morceaux du concert.

"Voilà pour les pièces d'ensemble.

"Mlle Lemelin a, comme toujours, chanté d'une manière ravissante, et avec la plus gracieuse obligeance, s'est rendue aux nombreux rappels de la salle. Elle a chanté *Temple, ouïres-to*, de Gounod, le so'o du chœur de la *Charité*, de Rossini, à la place de Mlle Brindamour que, malheureusement, une extinction de voix a

empêchée de figurer, *Aimons la vie*, valse, *Pour qui ton cœur*, blquette.

"MM. Bédard et Laurent, qui avaient déjà donné, le premier, *Rose*, des *Dragons de Villars*, et le second, un roman de *Mignon*, ont chanté avec un entrain superbe un duo de Concone, *P'ouck et le neveu*.

"Madame Kérouac a exécuté sur le piano une paraphrase fort difficile du célèbre quatuor de *Rigoletto*. Madame Kérouac est une pianiste que nous voudrions voir figurer plus souvent dans nos concerts.

"Dans l'intermède, Son Honneur le maire, M. Langelier, a présenté au président de la société Ste. Cécile, M. P. Jobin, le drapeau gagné par cette société, et a félicité la société sur le succès qu'elle venait de remporter dans cette lutte de charité. L'assistance a applaudi. Le drapeau a été mis en vus sur la scène le reste de la soirée. Il est en soie blanche, et orné au fond d'une lyre en drap d'or, autour de laquelle on a laissé l'espace nécessaire pour les armes et la devise de la société musicale qui devait le gagner."

.

Nous avons appris avec plaisir la nomination de M. G. Couture au poste de maître de chapelle de l'église du Gesù. Sous la direction savante de cet habile artiste, le chœur de cette église a subi une transformation frappante et tous ceux qui l'ont entendu en font les plus grands éloges. Nos félicitations les plus sincères à M. Couture.

.

Nous croyions avec tous les *dilettanti* de Montréal, avoir le plaisir d'entendre Capoul et Théo durant ce mois, mais ces deux artistes s'embarquent pour la Havane le 26 courant, et il n'est pas probable qu'ils soient à Montréal avant la mi-décembre.

.

Un journal de Londres nous apprend l'arrivée en cette ville d'une troupe d'opéra comique tout à fait exceptionnelle. Tous les artistes de cette troupe sont des femmes. Il n'y a qu'à l'orchestre qu'on voit des hommes et encore sont-ils conduits par une femme. Cette troupe viendra probablement en Amérique

.

Au moment de mettre sous presse nous avons la douleur d'apprendre la mort d'un des fils de M. Paul Letondal, arrivée le 25 du courant.

.

Nous lisons dans le "Courrier Musical de New-York" : "Le colonel Mapleson nous promet pour cet hiver "l'Etoile du Nord" et le "Prophète" de Meyerbeer. Il est probable que le fameux impresario aura un succès aussi grand que celui qu'il a obtenu l'hiver dernier avec "l'Africaine."

"Malgré les dépenses énormes encourues pour monter cet opéra, c'est encore celui qui a fait le plus de recettes."

.

Wagner doit bientôt visiter Venise et il ira comme l'année dernière passer l'hiver à Palerme.

.

Lecoq vient de s'engager vis-à-vis de M. Gauthier, le nouveau directeur des Folies Dramatiques, à écrire une opérette en trois actes, sur un libretto de MM. Chivot et Duru, intitulée : "La princesse des Canaries."